

Sophie Calle en 2003, au Centre Pompidou, lors du montage de son exposition « M'as-tu vue ».

MEYER/TENDANCE FLOUE



MICHEL GUERRIN

« Son chat a pour nom Souris, et faire de l'art, pour elle, est un jeu. Dans sa maison, une ancienne usine d'acier à Malakoff (Hauts-de-Seine), on est accueilli par un tigre nommé Bob – le prénom de son père –, deux têtes de taureaux vaincus aux arènes de Nîmes, un singe, une girafe. La vie d'artiste de Sophie Calle a démarré le 1<sup>er</sup> janvier 1979, quand, à 26 ans, après avoir été gauchiste, hippie, serveuse, modèle dans une école de dessin, strip-teaseuse, élèveuse de chèvres, vendangeuse, employée chez Cacharel, elle décide de suivre tous les jours quelqu'un dans la rue. Une filature qu'elle racontera, en textes et en images.

Des dizaines d'œuvres ont suivi, du même tonneau : elle regarde dormir des inconnus dans son lit, se fait embaucher comme femme de chambre dans un hôtel vénitien pour photographier et décrire, en cachette, les effets personnels des clients, scénarise ses ruptures amoureuses, attire 16 000 personnes tout en haut de la tour Eiffel, la nuit, pour qu'elles lui racontent une histoire qui l'empêche de dormir. Après avoir reçu un e-mail de rupture finissant par « Prenez soin de vous », elle présente, sous ce titre, une exposition à la Biennale de Venise, en 2007 : elle demande à 104 femmes, un perroquet et deux marionnettes d'interpréter et de commenter cette lettre, dont une chasseuse de têtes qui salue chez cet homme son « admirable capacité à licencier ». De sa vie, de ce qu'elle voit, lit, Sophie Calle tire des récits savoureux, avec des photos et des textes qui suivent un protocole millimétré.

Avec ses grands yeux noirs et sa voix claire, la petite Sophie captive le public comme le monde des musées. Elle est devenue une des plus importantes artistes de notre temps, exposée au Musée d'art moderne de New York, à la Tate Modern de Londres, à la Biennale de Venise, au Centre Pompidou. Elle prépare une exposition à Bogota. Elle a vendu 35 000 exemplaires du catalogue de son exposition au Centre Pompidou « M'as-tu vue ». Ses *Histoires vraies*, qui ressortent, augmentées, se sont déjà écoulées à 29 000 exemplaires. Elle publie aujourd'hui *Aveugles*, un livre déchirant qui s'ouvre par une œuvre de 1986. Vingt-trois portraits, en triptyque, de non-voyants de naissance : leur visage photographié, leur réponse à la question « Quelle est, pour vous, l'image de la beauté ? », et leur réponse photographiée – la mer, un homme blond, les pièces d'eau à Versailles, la couleur verte, les moutons, les poissons, le visage d'Alain Delon, un tableau... Sophie Calle a accepté de se raconter. Elle dit que tout est vrai.

« Je suis née à Paris, mais je viens du Sud et j'y descends l'été, depuis toujours. A Paris, je suis une fourmi, je travaille énormément, je cherche des idées. Dans le Sud, je suis une cigale. C'est le territoire de l'abandon. Je me transforme, j'attrape un peu l'accent, je traîne. J'ai ainsi une année équilibrée. Le Sud, ce n'est pas de la nostalgie, c'est vivant. C'est une partie de ma vie dont je ne parle jamais, qui ne fait pas partie de mon œuvre, sauf dans un récit qui clôt mon livre *Des histoires vraies* : je montre et je décris ce que je vois depuis la fenêtre de ma chambre, au Cailar, en Camargue. Une prairie, des taureaux en liberté, un saule pleureur sur la gauche, au loin une rangée de frênes et de tamaris. C'est l'image que mon regard aura le plus photographiée. C'est la "vue de ma vie".

Dans cette maison du Cailar, il y a un mètre d'eau certains hivers, pas de confort,

un puits d'eau ferrugineuse. Alors, il y a deux ans, j'ai acheté une chapelle méthodiste dans le village pour y aller plus souvent. Mon père habite à quatre kilomètres. Il y a mes amis du village aussi. J'ai besoin de ce monde, qui n'a rien à voir avec celui de l'art. Très longtemps, les Cailarens n'ont pas su exactement ce que je faisais et s'en fichaient complètement. Ils imaginaient juste que ça avait à voir avec des images. Avec eux, je passe l'été à boire et à danser le rock et le paso-doble dans les fêtes, sur les places. A 12 ans, j'ai pris une cuite monumentale et j'ai perdu le contrôle. Le lendemain, j'ai été rejetée par les enfants et les adultes. J'ai été punie par leur regard. Bannie. Maintenant je bois pas mal mais je garde toujours le contrôle.

Je me suis rendue une première fois au pôle Nord après la mort de ma mère, en 2007, car elle rêvait d'y aller. J'y ai enterré le diamant et le collier de perles qu'elle m'avait laissés en héritage. Je l'ai fait pour qu'un peu d'elle aille au pôle Nord. J'y suis retournée il y a un mois, avec l'écrivain Marie Desplechin, pour accompagner des scientifiques. Nous étions quatorze sur un bateau. J'aime être enfermée quelque part, pour une durée précise, sans avoir rien à décider. Sauf de débarquer et d'aller à la recherche des ours. J'ai été horrifiée par la façon compulsive dont tout le groupe prenait des photos. Ils photographiaient tout et tout le temps. Des milliers d'images par jour. Marie avait décidé qu'elle prendrait uniquement des photos si elle pensait que ces images seraient supérieures à ce qu'elle voyait – elle n'en a pris aucune. J'avais décidé, par réaction devant tant de beauté, d'agresser le paysage en faisant des chorégraphies absurdes et maladroitement sur le glacier. C'est la seule chose que Marie ait filmée.

Au pôle Nord, j'ai repensé à cette soirée mouvementée aux Rencontres photographiques d'Arles, en 1984. Le Théâtre antique a fait défiler les images de Jacques Monory, Hervé Guibert, de moi et enfin de Denis Roche. La réaction du public était de pire en pire. Monory a raconté des histoires avec ses tableaux, ça allait. Guibert a montré une sorte de roman-photo, et les gens ont commencé à siffler. Et moi, trois cents photos plutôt médiocres prises dans le Transsibérien, et j'ai raconté l'histoire de mon voyage. Le public s'est mis à hurler. Mon père était catastrophé. Et puis Denis Roche a été superbe. Il faisait un récit dans le noir complet et, à la fin, la photo qui correspondait à la description apparaissait le temps d'un clic. Alors là, on a reçu des bouteilles sur la tête, c'était l'émeute. J'ai envie de faire la même chose sur le pôle Nord. Raconter l'histoire d'une image, dire mes raisons de la prendre et puis montrer une photo insaisissable. On verra.

Le côté un peu excentrique que l'on me prête, cette capacité à raconter des histoires, ça vient de ma mère. Ma mère aimait qu'on parle d'elle. Sa vie n'apparaît pas dans mon travail. Ça l'agaçait. Quand j'ai posé ma caméra au pied du lit dans lequel elle agonisait, parce que je craignais qu'elle expire en mon absence alors que je voulais être là, entendre son dernier mot, elle s'est exclamée : « Enfin ! » Et pour épitaphe, elle a choisi : « Je m'ennuie déjà. » Quand mes poissons rouges mouraient, on organisait dans l'appartement de somptueuses funérailles avec un cortège funèbre et de la musique.

Mon père est protestant, la rigueur vient de lui. Moi, j'aime les règles du jeu, les contrats, les protocoles que l'on m'impose, ou que j'impose. Il m'est impossible de photographier un mendiant dans la rue, mais si demain je trouve un projet qui m'oblige à photographier tous les mendiants de telle rue, tel jour, je le ferai sans problème. Sous contrat, je n'ai aucune retenue, j'ose tout. Comme lorsque, toute petite, je me déshabillais rituellement

# Sophie Calle et

Voici trente-trois ans qu'elle captive le public en tirant de sa vie des récits savoureux. Elle a accepté

« Les poissons me fascinent. Je suis incapable de dire pourquoi. Ça ne fait pas de bruit, c'est nul, ça n'a aucun intérêt pour moi. C'est leur évolution dans l'eau qui me plaît, l'idée qu'ils ne sont rattachés à rien. Des fois, je me prends à rester debout des minutes entières devant un aquarium. Debout, comme un imbécile. Parce que c'est beau, voilà tout. »



« LES AVEUGLES », 1986

Ci-dessus, le dispositif exposé et, à droite, l'image qui clôt la série dans le livre. « J'ai rencontré des gens qui sont nés aveugles. Qui n'ont jamais vu. Je leur ai demandé quelle est pour eux l'image de la beauté. »

« Un protocole permet de vivre des émotions tout en les contrôlant. »

Un jour, le projet s'arrête et les émotions avec »

dans l'ascenseur pour entrer nue dans mon appartement. Ou qu'avec ma copine je volais dans le même grand magasin, tous les jeudis, à la même heure, avec comme obligation que chaque semaine l'objet volé soit plus volumineux ou plus précieux. Les dormeurs dans mon lit, j'ai pu le faire parce que la série commence le dimanche 1<sup>er</sup> avril 1979 et se termine le lundi 9 avril à 10 heures. Qu'elle est cadrée. Un protocole permet de vivre des émotions tout en les contrôlant. Un jour, le projet s'arrête, et les émotions avec.

A la fin des années 1970, je vivais à Bolinas, un village californien, dans la maison d'une photographe. Je suis allée au cimetière et j'ai photographié des tombes sur lesquelles étaient gravés ces mots : « Brother-Sister », « Father-Mother », et pas de nom de famille. Ces images m'ont attirée. Cela faisait sept ans que je voyageais seule, de pays en pays. J'ai appelé mon père, il a compris que je savais enfin ce que je voulais faire et il m'a aidée. Je suis rentrée à

Paris, je me suis inscrite à un cours de photographie. Je suis restée une journée.

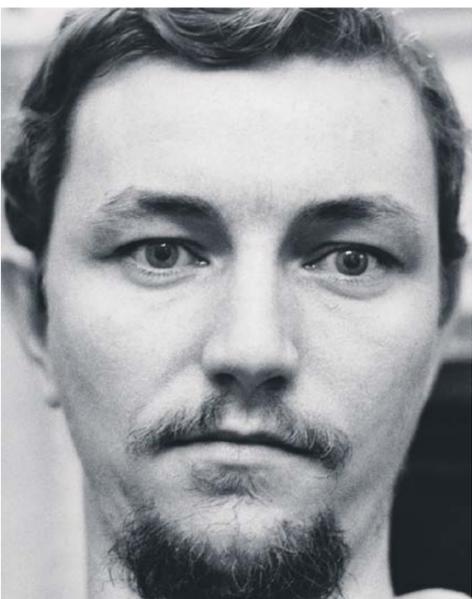
Mon père, cancérologue, était un grand collectionneur. Je lui dois beaucoup, il m'a appris à voir. Il avait au mur des tableaux de Warhol, Lichtenstein ou Martial Raysse. Il a 91 ans aujourd'hui et il continue d'aller dans les musées, à la Biennale de Venise, à fréquenter les ateliers d'artistes... Il aime beaucoup mes premières œuvres, est plus critique sur certaines des plus récentes, qu'il trouve parfois trop esthétiques ou trop "farce". Il est sévère, mon père. Chez lui, à côté des tableaux, il y avait des photos, dont celles de l'Américain Duane Michals, qui enrichissait ses images de textes écrits de sa main. J'ai tenté de l'imiter. Une façon de séduire mon père. Bien plus tard, il m'a offert la photo de Duane Michals qui m'avait influencée.

J'ai mis du temps à trouver ma place. En France surtout, au début, on ne me considérait pas comme une artiste. Ma mère notamment, qui était enchantée de mon

# La Calle et fourmi

Le public comme le monde des musées,  
ce qu'elle expose en mots et en photos.  
de se raconter

« Le beau, j'en ai fait mon deuil. Je n'ai pas besoin de la beauté, je n'ai pas besoin d'images dans le cerveau. Comme je ne peux pas apprécier la beauté, je l'ai toujours fuie. »



« DES HISTOIRES VRAIES », 1994  
« Le Nez » est l'un des récits autobiographiques, chacun composé d'une image et d'un court texte, qui forment la matière de ce livre édité chez Actes Sud.

début de succès mais ne me prenait pas au sérieux. Quand j'ai exposé au Musée d'art moderne de New York, elle m'a dit, le jour du vernissage : « Tu les as bien eus ! »

Ma première exposition – les inconnus que j'ai invités à dormir dans mon lit et que j'ai photographiés et interrogés – a été présentée à la galerie Canon, à Genève. Des photographes ont exprimé leur mécontentement. Il faut dire que les photos étaient techniquement médiocres et n'avaient pas d'intérêt esthétique. Je savais que la photo sans rituel, ça n'était pas mon territoire. Je n'en prends pas vraiment en dehors de mes projets. Je n'ai pas un appareil au fond de mon sac, je ne tire pas le portrait de mes amis. Surtout pas en Camargue – ce serait me mettre en dehors du groupe. Je saisis l'appareil uniquement pour matérialiser une idée. Et là, là seulement, je sais que la photographie, même si elle n'est pas bonne, est justifiée. L'homme que je suis dans la rue sans qu'il le sache, de Paris jusqu'à Venise, je voulais voir sa silhouette au centre de mon cadre. Comme une pièce à conviction. Tout de suite, j'ai réalisé un type d'histoire qui rend le texte et la photo indispensables l'un à l'autre. Les images ne suffisent pas, sans texte, la plupart de mes photos perdent leur sens. Pour toucher les gens, j'ai besoin de raconter ce que fait cet homme dans la rue, où il va, de dire ce que je ressens.

Je photographie moi-même quand j'ai la conviction que l'image est à ma portée. Mais quand c'est compliqué, que la prise de vue demande beaucoup de compétences techniques, je la délègue à un professionnel. Par exemple, pour ma série sur les tableaux volés dans les musées, quand il fallait restituer des lieux sombres, éviter les reflets... Quand j'ai voulu poser, en robe de mariée rouge, à l'aéroport de Roissy, fixant l'avion qui emporte mon amant vers Pékin, j'ai confié l'appareil à Jean-Baptiste Mondino. Mais c'est de plus en plus rare, je crois avoir fait des progrès.

Cela m'a fait rire mais aussi plaisir de recevoir le prix Hasselblad, en 2010, du nom de la marque d'appareils photo réputés pour leur précision. Pas seulement par

ce que ce prix est doté de 90 000 euros, mais parce qu'il est donné à de grands photographes. Moi qui ai passé plus de vingt ans à me défendre d'être photographe, voilà un prix qui disait que je l'étais devenue.

Je ne sais pas si j'ai un style en photographie, mais j'en ai dans mon écriture. J'écris pour le mur avant d'écrire pour la page alors je raccourcis, j'élague. Mes textes étaient des rapports d'enquête, ils sont devenus des histoires biographiques. On me dit que je devrais écrire un roman. Mais je me crois incapable d'inventer. Je dois vivre l'histoire pour la raconter. Et puis, on n'est pas si nombreux à occuper cette place, entre textes et images, dans l'art contemporain. Alors que, si j'écrivais un roman, je pense que je ferais moins bien, et je serais une parmi tellement d'autres.

Mes idées surgissent lors de promenades, de voyages, de lectures, de rencontres. Comme tout le monde. J'en abandonne beaucoup. Mes cahiers en sont remplis, nichés dans des articles et titres de journaux, photos de faits divers, que j'ai découverts dans la presse. Comme cette phrase recopiée : « Madame Regnier, alors qu'elle avait la parole, n'a plus parlé pendant trente ans. » Elle aurait pu amorcer une histoire. Une idée sort du cahier quand je lui trouve une forme, quand elle tient le mur, quand elle va plus loin que la règle du jeu que j'ai établie, quand elle porte une poésie. Une idée n'est pas bonne quand je pose une question et que je ne vois pas ce que les gens pourraient répondre sans que ce soit banal. Il y a quelques années, j'ai voulu arrêter. Plus d'idées. J'ai 57 ans, alors, à force, j'en ai déjà trouvé un certain nombre. Si j'en ai une correcte par an, je bénis le ciel.

*Aveugles* est un de mes projets préférés. Il y a longtemps, en 1984, au Japon, je ne savais quoi faire de ma vie et, par jeu, j'étais allée voir une voyante qui avait ordonné : « Allez voir un handicapé. » J'ai arrêté un aveugle dans la rue, et je l'ai photographié... J'ai entamé l'année suivante le projet sur les aveugles de naissance, mais je ne sais plus comment. Je peux vous proposer trois possibilités. J'ai le souvenir de traverser

la rue, au métro Duroc, près de l'Institut national des jeunes aveugles, et d'entendre deux non-voyants discuter : « *Qu'est-ce que c'est beau, ce film...* » À l'époque, aussi, je fréquente Hervé Guibert, qui est en train d'écrire son livre *Des aveugles*. M'a-t-il influencé ? Et puis, ce projet, c'est une manière de ne pas être vue, comme lors de mes filatures, mais sans avoir à me cacher.

J'ai mis un an avant de passer à l'acte, car je trouvais la question cruelle. On m'accusait à l'époque de fracturer la vie privée des gens, de mettre leur vie en jeu et pas la mienne. Et puis j'ai croisé un aveugle dans la rue et je lui ai demandé : « *Vous êtes né aveugle ?* » Il m'a répondu oui. C'était un miracle. J'ai poursuivi : « *Quelle est pour vous l'image de la beauté ?* » Il m'a répondu : « *La mer, la mer à perte de vue...* » J'étais bluffée par la simplicité de la réponse, et je me suis sentie autorisée à poursuivre. Cet homme n'était pas choqué par mes questions. C'est son portrait qui ouvre le livre que je viens de publier.

Je suis aussi devenue amie à l'époque avec un aveugle qui s'appelle Bachir Kerroumi. On allait ensemble au musée, voir des peintures, et devant un monochrome gris d'Alan Charlton il a dit : « *Ce que tu décris, c'est ce que je vois.* » C'est aussi Bachir Kerroumi qui m'a aidée à rencontrer des aveugles de naissance. Personne ne m'a dit : « *Comment osez-vous poser cette question ?* », mais le dernier portrait de la série est celui d'un homme qui refuse : « *Le beau, j'en ai fait mon deuil.* » C'est la dernière interview de ce projet. J'aime trouver une fin naturelle, ou alors l'histoire impose la fin, comme lorsque j'ai été embauchée un mois dans un hôtel à Venise comme femme de chambre. J'ai fini la série « *Aveugles* » en 1986, je l'ai montrée dans des expositions, mais j'ai attendu vingt-cinq ans pour la publier, par peur de l'appauvrir. Pour la première fois, je faisais quelque chose qui prenait de la force au mur, alors que les projets précédents fonctionnaient naturellement par leur publication dans un livre.

Dans ce livre, j'ai ajouté une série réalisée à Istanbul en 2010. J'avais un contrat

avec la ville : on me proposait de travailler avec des étudiants et de réaliser un projet personnel que j'offrirais à un musée. Quand je suis arrivée, je ne savais pas ce que j'allais faire. J'ai imposé dans mon contrat une clause qui me donnait le droit de ne pas avoir d'idée. Dans ce cas, je donnerais en échange de mon salaire une œuvre ancienne. Et puis j'ai découvert dans une brochure qu'Istanbul était surnommée « la ville des aveugles ». J'ai d'abord demandé à des non-voyants de me faire visiter la ville, que je voulais découvrir à travers leurs yeux, mais ça n'a pas fonctionné. Je ne parle pas turc, c'était un frein à la fluidité du dialogue, et chacun voulait me prouver qu'il se souvenait de tout. J'ai alors demandé à des hommes et femmes qui avaient subitement perdu la vue de me décrire ce qu'ils avaient vu pour la dernière fois. J'ai appelé cette série « La Dernière Image ».

Toujours à Istanbul, je suis tombée sur un article qui parlait de ces citoyens qui n'avaient jamais vu la mer alors que leur ville est dominée, entourée par l'eau. J'ai emmené douze adultes et deux groupes d'enfants en bus jusqu'à la plage. Je les ai filmés séparément. Ils tournaient le dos à

« Sans texte,  
la plupart  
de mes photos  
perdent leur sens »

la caméra. Face à la mer, ils ouvraient les yeux, la regardaient autant de temps qu'ils voulaient, une quarantaine de secondes, trois minutes, six minutes... jusqu'à ce qu'ils se retournent et fixent l'objectif, pour nous renvoyer ce regard qui venait de voir la mer pour la première fois. C'était un regard souvent triste et bouleversant. Forcément, il ne pouvait y avoir qu'une seule prise, et j'avais peur de me loucher. J'ai donc confié la caméra à Caroline Champetier, directrice de la photographie pour le cinéma.

Le lien de tout ce travail, depuis près de trente ans, c'est l'absence. Un homme que je suis et auquel je ne parle pas, des tableaux volés, des gens qui ne voient pas, un homme qui ne m'aime pas, la mort de ma mère... Je vais aussi reprendre un projet entamé il y a quelques années avec Florence Aubenas sur des gens qui ont disparu. Ils ont descendu l'escalier familial et on ne sait plus où ils sont passés. On a interrogé des familles. On a travaillé un an. Et puis Florence a été enlevée en Irak, et c'est elle qui a disparu...

J'aimerais bien profiter de la place que vous m'offrez pour évoquer deux choses personnelles, mais qui s'adressent à la Ville de Paris. En 2006, j'ai conçu, à la demande de la municipalité, une cabine téléphonique sur le pont du Garigliano. Elle a été dessinée par l'architecte Frank Gehry, qui est aussi un ami : il m'envoie un bouquet de fleurs pour chacune de mes expositions – je les ai tous gardés. On ne pouvait pas se servir de cette cabine pour téléphoner. J'étais la seule à connaître le numéro. Par contrat avec la Ville, je devais appeler de façon aléatoire pendant trois ans, et parfois des passants alertés par la sonnerie répondaient et on se parlait. Les trois années sont largement passées, la cabine est toujours là, elle est dans un état épouvantable, le téléphone ne fonctionne plus. Si la Ville pouvait l'enlever, ou la nettoyer, ou la transformer en vraie cabine téléphonique, s'en servir comme sculpture où ils veulent, bref ne pas la laisser à l'abandon sur son pont...

Je mène une autre mini-bataille, sur mes funérailles. Sous l'influence de la mort de ma mère, dont j'ai filmé les onze dernières minutes de vie, et, j'imagine, de la peur de celle de mon père, j'essaie, depuis deux ans, d'acheter ma tombe au cimetière de Montparnasse. Ma mère y est enterrée et mon père y a acheté un trou, il y a longtemps. Seulement la loi a changé depuis. Un vivant ne peut plus acheter sa tombe. Or j'ai un projet de sépulture, et le problème c'est que je ne peux pas attendre d'être morte pour le réaliser (par sécurité, j'ai quand même acheté un trou au cimetière de Bolinas, en Californie, mais ça fait loin pour les amis). Alors j'ai tenté d'émouvoir la personne qui s'occupe des espaces verts, dont dépendent les cimetières, mais rien, pas de réponse. Dans ma lettre, j'écrivais ceci : « *Je ne souhaite pas simplement acquiescer un trou très à l'avance, je veux réaliser ma tombe sur cet emplacement, et j'espère qu'elle fera partie de l'ensemble de mes œuvres.* Il s'agit donc d'une demande d'artiste et non d'agonisante. Sinon, il ne me restera – à grand regret – qu'à aller mourir ailleurs que chez moi à Paris. » ■



À LIRE  
« AVEUGLES »  
Texte également en braille  
(Actes Sud, 168 p., 90 photos, 79 €).

« DES HISTOIRES VRAIES »  
(Actes Sud, 1994. Réédition augmentée, 2011).

« PRENEZ SOIN DE VOUS »  
Avec quatre CD (Actes Sud, 2007).

« M'AS-TU VUE »  
(Centre Pompidou - éd. Xavier Barral, 2003).

« RACHEL, MONIQUE »  
Livre sur la mère de l'artiste  
(éd. Xavier Barral, à paraître en mai 2012).

« MOI AUSSI »  
Sophie Calle met en regard les cadeaux qu'elle a reçus pour son anniversaire avec ceux reçus par François Mitterrand lors de ses deux septennats, de 1981 à 1995, conservés au Musée du septennat, à Château-Chinon (éd. 591, à paraître au printemps 2012).